

CAROLE-ANNE ESCHENAZI

LES 12 TRAVAUX 



D'EMERAUDE

KELLY



QUI VOULAIT CHANGER SA VIE



● Roman
EYROLLES

MA FICHE SIGNALÉTIQUE

Nom : Kelly.

Cheveux : roux.

Prénom : Émeraude.

Yeux : verts.

Surnom : Emmy.

Taille : 1,62 mètre.

Âge : 33 ans.

Poids : 61 kilos.

Profession : chef de produit marketing pour la société Dulac Arrosoirs.

Situation sentimentale : à l'heure actuelle, néant !

Film préféré : *Mary Poppins*.

Hobbies : lire des livres, voir des films, caresser mon chat. Tir à l'arc aussi, mais avant (je n'en fais plus depuis un moment).

Péché mignon : le chocolat blanc.

Signe particulier : je déteste les robes.

Credo : Pour vivre heureux, vivons cachés.

.....

Emmy ne le dit pas dans sa fiche signalétique, mais elle attend tellement plus de la vie ! Fort heureusement, en acceptant les **12 défis** proposés par la mystérieuse Maud, sa vie risque bien de changer rapidement...



De formation cinématographique, **Carole-Anne Eschenazi** est auteur, bloggeuse, youtubeuse, spécialisée dans le développement par l'imaginaire.

www.editions-eyrolles.com

Groupe Eyrolles | Diffusion Geodif

Création Studio Eyrolles d'après © Westend61/Getty Images et © suns07/butterfly/Shutterstock, tr3gin/Shutterstock, PCHT/Shutterstock, Mauro Rodrigues/Shutterstock, Kovaleva_Ka/Shutterstock, ILYA AKINSHIN/Shutterstock, Tatiana Popova/Shutterstock

Photo de l'auteur : collection personnelle

Code éditeur : G56677
ISBN : 978-2-212-56677-2

**Les 12 travaux
d'Émeraude Kelly
qui voulait changer sa vie**

Groupe Eyrolles
61, bd Saint-Germain
75240 Paris Cedex 05
www.editions-eyrolles.com

Éditrice externe : Alice Breuil

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, sur quelque support que ce soit, sans l'autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

© Groupe Eyrolles, 2018
ISBN : 978-2-212-56677-2

CAROLE-ANNE ESCHENAZI

**Les 12 travaux
d'Émeraude Kelly
qui voulait changer sa vie**

● Roman
EYROLLES

*À mon si cher ami Claude Lemesle, sans lequel
toute cette merveilleuse aventure n'aurait pas vu le jour,
À Walt Disney, évidemment,
et
À Frankie, pour toujours...*

Ma fiche signalétique

Nom : Kelly

Prénom : Émeraude

Surnom : Emmy

Âge : 33 ans

Cheveux : roux (ma part sauvage!)

Yeux : verts (je suis née avec les yeux verts, d'où mon prénom...)

Taille : 1,62 mètre

Poids : 61 kilos (très loin de la taille mannequin!)

Profession : chef de produit marketing pour la société Dulac Arrosoirs

Situation sentimentale : à l'heure actuelle, néant!

Film préféré : Mary Poppins

Hobbies : lire des livres, voir des films, caresser mon chat. Et puis aussi : tirer à l'arc (sauf que je n'ai plus touché une flèche depuis des lustres!)

Péché mignon : le chocolat blanc

Signes particuliers : je déteste les robes et j'ai une tendance au vertige

Credo : « Pour vivre heureux, vivons cachés! »

Chapitre 1

Vendredi soir

La dernière roue du carrosse

Couleur de mon vernis : gris souris

— TROUSSEVACHE ? demande le taxi, éberlué. Jamais entendu parler ! C'est où exactement ?

— Dans le 16^e, la petite rue pavée qui serpente de la rue de Passy à l'avenue Paul-Doumer, dis-je sans hésiter, habituée à devoir donner des compléments d'information. Je vous guiderai quand on s'en approchera.

— En voilà un drôle de nom ! reprend le conducteur en enclenchant le compteur. On croirait presque à une blague !

Le taxi se met en route. La tête renversée sur le siège arrière, je regarde par la fenêtre la nuit parisienne parsemée de lumières électriques. Je n'ai pas encore décidé si je viens de passer une soirée magnifique ou une soirée détestable en compagnie des Quatre Fantastiques. Les Quatre Fantastiques, c'est le groupe d'inséparables que je forme avec mes meilleurs amis, Andy, Marjorie et Nina. Tous les quatre, on s'entend à merveille. Nous nous connaissons depuis plus de dix ans et nous nous retrouvons régulièrement chez l'un ou chez l'autre. On boit, on mange, on rit, on refait le monde. On partage nos petits

malheurs, nos grands bonheurs. Ça me procure toujours un bien immense de les voir.

Andy est prof de fitness dans un club à Beaugrenelle tandis que Marjo est rien moins que la directrice du Grand Hôtel Royal, avenue Foch (excusez du peu). Ils ont tous deux un an de plus que moi. Quant à Nina, elle est décoratrice d'intérieur et travaille dans un cabinet d'architectes du côté des Ternes. C'est la benjamine du groupe, elle n'a que 31 ans.

C'est chez Andy qu'a eu lieu la réunion ce soir. Il habite dans le 15^e, à deux pas du club où il travaille. J'avais vraiment hâte d'y être parce que j'ai passé une semaine désastreuse. Henrietta, ma supérieure hiérarchique, n'a pas arrêté d'être sur mon dos. Entre elle et moi, l'ambiance n'est pas au beau fixe. Elle m'horripile avec ses chignons blonds toujours bien tirés, ses yeux d'acier et ses tailleurs cintrés. Elle a l'air d'une institutrice prête à dégainer la règle en fer pour vous taper sur les doigts.

Exemple : hier, elle a débarqué dans le bureau qu'on se partage, équipes marketing, commerciale et compta réunies, en vociférant (pour que tout le monde entende bien) :

— Émeraude! Où est l'étude de marché que tu devais me remettre ce matin ?

— Sur ton bureau, Henrietta. Là où je l'ai déposée hier soir...

— Dans ce cas, a-t-elle continué, toujours hystérique, tu dois me le notifier par mail, histoire que je ne perde pas mon temps à te courir après !

— Je pensais que tu la verrais en arrivant.

— Tu n'as pas à penser! Fais ton travail correctement sans m'empêcher de faire le mien, un point c'est tout.

— Mais je l'ai fait, justement, mon travail, et même en avance. Je ne t'ai pas emp...

— Ça suffit ! La prochaine fois, au lieu de vouloir jouer les élèves modèles, tu te contenteras de suivre mes directives. Ça évitera d'avoir à me déplacer pour rien.

Si ça, ce n'est pas de la mauvaise foi ! Sur ce, elle est repartie, ses talons giflant le sol et son parfum capiteux laissant derrière elle une trace de sa présence furibonde. Quant à moi, j'aurais voulu être propulsée à l'autre bout du monde tellement j'avais honte d'avoir été invectivée de façon aussi injuste. J'ai vu Chérazade et Salomé, des collègues de la com' et de la compta, échanger un regard, puis se lever et venir à mon bureau.

— Ça va aller ? m'a soufflé Chérazade.

— Oui, j'ai l'habitude, ai-je répondu en soupirant.

— Quelle punaise, cette Henrietta ! a renchéri Salomé. Si seulement je pouvais l'aplatir d'un coup de savate !

Cette repartie nous a fait sourire toutes les trois. Heureusement qu'elles sont là, Chérazade et Salomé.

Après ce clash de fin de semaine avec ma boss, une soirée Quatre Fantastiques me paraissait être le bon remède pour évacuer le stress. Je suis arrivée un peu en retard parce que j'étais partie faire du shopping pour Clyde, mon chat, dans un *pet store* des Halles. Comme je ne travaille pas le vendredi après-midi, j'en profite pour lire, aller au cinéma ou flâner dans Paris. J'ai trouvé un nouveau panier tout doux et un arbre à chat qui devraient rendre fou de bonheur mon bébé à poils. Mais comme je m'y suis reprise à dix fois pour monter l'arbre, je suis arrivée chez Andy plus tard que prévu.

J'ai tout de suite senti une effervescence inhabituelle. Ils avaient commencé l'apéro : des ti-punchs préparés par Andy avec du rhum blanc tout juste ramené de Guadeloupe par Marjo. Nina et elle avaient, chacune à sa façon, des petites étincelles dans les yeux. Je n'ai pas eu le temps de m'interroger davantage sur ces drôles d'étoiles car Marjo a pris la parole :

— Puisque Emmy est là, a-t-elle dit, on peut passer aux choses sérieuses. J'ai une grande nouvelle à vous annoncer.

Elle a attendu quelques instants avec un air de conspiratrice. Puis elle a continué :

— J'ai été convoquée cette semaine par le *big boss* de ma chaîne. Il m'a félicitée pour mon «excellent» travail en tant que directrice du Grand Hôtel Royal Foch. J'étais aux anges, vous pensez! Mais attendez, ce n'est pas tout. Tenez-vous bien, en plus du GHR de l'avenue Foch, il m'a proposé de prendre la direction des deux autres hôtels que le groupe possède en région parisienne! Avec augmentation de salaire, comme il se doit. Je vais pouvoir changer de voiture, changer d'appart' et aller deux fois plus souvent voir ma famille en Guadeloupe!

— C'est génial! s'est aussitôt exclamé Andy. Tu as dit oui, j'espère.

— À ton avis? a répondu Marjo dans un éclat de rire.

— T'es la meilleure! a dit Andy en bondissant vers elle pour la féliciter d'un énorme *bug*.

— On est trop fiers de toi! a déclaré joyeusement Nina.

— Bravo, bravo, bravo! ai-je applaudi.

Nous avons trinqué en son honneur. Nina s'est levée à son tour.

— Moi aussi, j'ai un truc super important à vous annoncer, a-t-elle dit avec un sourire extasié, en repoussant derrière ses oreilles ses mèches brunes bouclées. Voilà : j'ai rencontré quelqu'un...

— Qui? Quand? Comment? a rugi Andy. Je veux tout savoir!

— Il s'appelle Benoît. C'est un client du cabinet qui voulait faire redécorer son bureau. Il est beau, il est intelligent, il est gentil. En plus, il gagne bien sa vie...

— Bien sûr, ça ne gâche rien, a commenté Marjo en clignant de l'œil.

— Comme tu dis, a approuvé Nina en hochant la tête. En fait, c'est l'homme idéal. J'en suis complètement folle !

— Depuis combien de temps vous sortez ensemble ? ai-je demandé.

— Ça fera trois semaines demain.

— Quoi ? Trois semaines et tu nous le dis que maintenant ? s'est indigné Andy.

— Mais je n'ai pas eu une minute à moi ! On ne se quitte plus !

— Je suis tellement contente pour toi ! a dit Marjorie.

— Moi aussi, vraiment, ai-je ajouté.

Nous avons retrinqué en l'honneur de Nina.

— Eh bien, moi, les filles, je n'ai rien de spécial à vous annoncer, a dit Andy. À la salle de sport, c'est le train-train et je n'ai pas de mec en vue pour l'instant. Et toi, Emmy ?

— Non, non, moi non plus, rien de spécial à mentionner. À moins de vous annoncer qu'Henrietta est une teigne. Mais ça, vous le savez déjà.

— Alors portons un toast à notre amitié ! a conclu Andy.

Ce que nous avons fait sur-le-champ.

En me rasseyant, mon verre de ti-punch à la main, je me suis sentie toute drôle. Je voyais les sourires de mes amis, je sentais aussi celui que j'avais scotché sur mon visage, mais un morceau de moi, bizarrement, n'était pas tellement à la fête...

Le taxi traverse la Seine. Mon humeur semble se confirmer du même gris que mon vernis... J'aperçois à droite la tour Eiffel dans sa robe du soir à paillettes. À la voir comme ça, je me dis que je vis dans la plus belle des villes – la Ville

Lumière tout de même ! Pourtant je ne m'y sens pas toujours à ma place. C'est un peu trop grand, ou trop urbain, je ne sais pas. J'aime mieux la campagne, les grandes plaines, les vieilles pierres. J'ai raté ma vocation de provinciale.

Le véhicule sillonne à présent les rues du 16^e. Mon quartier. Enfin plutôt celui de mes parents. Mais qui m'a vue naître et m'a vue grandir. Je le connais bien. La voiture remonte l'avenue Mozart.

— Là, vous prendrez la rue de Passy à droite, dis-je au conducteur. Ce sera la troisième à gauche. Vous n'aurez qu'à vous arrêter au début de la rue. Je ferai le reste à pied.

Le taxi s'exécute. Je lui règle sa course, le salue et descends du véhicule. Puis il s'éloigne, seul bruit vrombissant dans la nuit silencieuse. Je m'avance dans la rue Troussevache jusqu'à l'entrée de mon immeuble, en tâchant de ne pas me prendre les talons dans les interstices des pavés.

Lorsque j'ouvre la porte de mon studio, Clyde est déjà là, à m'attendre. Il se frotte contre mes jambes tandis que je pose mon sac et que j'enlève mon manteau. Je m'avance jusqu'à son petit tapis près de la fenêtre et nous nous laissons aller à une longue séance de papouilles. Il se met à ronronner. Rien de tel pour m'apaiser.

Puis, je vais dans la salle de bains pour me déshabiller, agrippe mon pyjama suspendu à l'arrière de la porte. Avant de l'enfiler, je me regarde un instant dans la glace, juste vêtue de ma culotte et de mon soutien-gorge. J'observe mon ventre, mes hanches, mes cuisses. On ne peut pas dire que ce soit une contemplation réjouissante. Tout ce que je vois est rond et dodu, bien loin de la taille mannequin dont raffolent les hommes et que vantent les magazines féminins. Avec un soupir, je recouvre cette chair un peu trop débordante. Depuis mon adolescence, je suis habituée à être en conflit avec mon reflet. Petite, j'étais fine et sportive. Mais la puberté a transformé mes contours. Mon corps s'est

mis à développer des molletons très vite entretenus par mon goût prononcé pour le chocolat blanc. Ça fait un moment que j'essaie de perdre cette demi-douzaine de kilos en trop : je me mets au régime, je tiens quinze jours en ne mangeant que du fromage blanc zéro pour cent, puis je me décourage. Et youpla, je reprends en une semaine tout ce que j'ai perdu.

Pendant que Clyde, posté en haut de la pharmacie, aussi roux que moi, me scrute attentivement, je me brosse les dents et, d'un geste presté, j'enlève l'élastique qui emprisonne ma chevelure. La longue cascade frisée de mes cheveux se déverse sur mes épaules. Je regarde dans le miroir ce torrent d'ambre qui me jaillit du crâne. Ma part sauvage. Dans mes bons jours, ma crinière dorée et mes yeux d'émeraude m'aident à me trouver jolie. Mais dans mes mauvais jours (fréquents, disons-le), je ne vois qu'un regard trop verdâtre et une tignasse en vrac à dompter. Plus un corps boursoufflé à dompter lui aussi.

— Ah là là, ce n'est pas tous les jours facile d'être moi, dis-je à l'intention de mon pauvre Clyde qui n'en peut mais.

Je retourne dans le salon qui me sert aussi de chambre. Après avoir vérifié les croquettes et l'eau de mon chat, je grimpe dans mon lit-mezzanine, Clyde sur mes talons. Enroulée dans ma couette comme un nem, je repense à la soirée, à mes amis, aux nouvelles que nous ont annoncées Marjorie et Nina. Bien sûr, je me réjouis pour mes copines qui méritent amplement, l'une comme l'autre, le succès et l'amour. Mais je ne peux que mesurer, par contraste, le fossé qui sépare ma situation des leurs. Quand je regarde ma vie, le constat que je dresse est à peu près aussi emballant que le reflet de ma silhouette dans le miroir.

J'ai 33 ans. Je suis chef de produit marketing depuis sept ans pour la société Dulac Arrosoirs qui, comme son nom l'indique, fabrique des arrosoirs. Bon, soyons clair, ce job est loin

de me rebuter totalement. Il a même de sacrés bons côtés. Grâce à lui, j'ai les moyens d'habiter dans ce chouette studio que je loue dans un quartier huppé. Je suis relativement à l'aise financièrement : je peux, par exemple, m'offrir une paire d'Annabel Winship quand bon me semble (j'adore cette créatrice, elle fait des chaussures tellement magnifiques!). Mon patron est un vieux bonhomme sympathique, et je m'entends super bien avec mes collègues Salomé et Chérazade. Pour toutes ces raisons, et mis à part cette peau de vache d'Henrietta, mon poste chez Dulac est plutôt une aubaine. Je suis contente de l'avoir décroché.

Sauf que, si je suis vraiment honnête avec moi-même, je suis obligée de reconnaître que ma soif d'accomplissement n'est pas étanchée par les joies de la production d'arrosoirs. Ma fonction consiste en une suite de tâches qui sont loin d'être palpitantes : chercher des fournisseurs, superviser les commandes, élaborer les argumentaires commerciaux et les supports d'aide à la vente, gérer le planning d'Henrietta, commander des études de marché, observer la concurrence... Certes, ce n'est pas complètement inintéressant, mais de là à dire que c'est ce dont je rêvais quand j'avais 12 ans.

Alors ça me fait un petit pincement au cœur quand je vois ma Marjo si épanouie dans son boulot. Je sais qu'elle adore ce qu'elle fait et, qu'en plus, elle le fait bien. Tandis que mon job à moi n'est qu'un pis-aller, certes plaisant, mais un pis-aller tout de même. La plupart du temps, j'arrive à me consoler. Je me dis qu'on est tous condamnés à apprivoiser sa part de frustration, que les beaux rêves d'enfance où on se voit grands, accomplis et heureux sont destinés à être sagement remisés au placard à l'âge adulte. Qu'il ne faut pas confondre idéal et réalité... Mais parfois, comme ce soir, j'ai l'impression de passer à côté du sens de ma vie.

Quant à ma situation sentimentale, c'est un grand rien. Qui me rend envieuse, je l'avoue, du bonheur amoureux de ma

Nina chérie. Ma dernière histoire date d'il y a quelques mois et elle n'a pas été des plus concluantes. Karl et moi n'étions pas sur la même longueur d'onde. Il voulait s'engager, s'attendait à ce que je le suive pour aller vivre en Autriche. Il me voyait déjà en bonne épouse et en mère parfaite. Du coup, j'ai pris la fuite. D'autant plus que je ne me sentais pas plus amoureuse que ça. J'étais bien avec lui, on passait de bons moments, mais de là à devenir une femme au foyer viennoise, il y a un monde ! La rupture a été houleuse. Il était déçu, presque agressif. Depuis, je savoure ma vie de célibataire. Enfin, savourer est un bien grand mot. Disons que je tâche de profiter des avantages. Certains soirs, je me réjouis d'être seule. Je m'immerge dans ma propre présence, je câline mon chat et je déguste mes carrés de chocolat blanc devant un bon film bien guimauve. D'autres soirs, la solitude me pèse, je voudrais une peau d'homme, des bras d'homme, une voix d'homme...

C'est toujours pareil avec moi. Je veux tout et son contraire. La simplicité, connais pas. Surtout en amour. Mon parcours sentimental est comme un air de tango rythmé par des contretemps et des actes manqués. Parfois j'ai fait des rencontres pour lesquelles j'étais prête mais le mec ne l'était pas. Parfois c'était l'inverse. Moi, je cherche *la* grande histoire, mais je suis aussi très indépendante. J'attends d'un homme qu'il sache à la fois être le prince charmant et l'homme invisible selon les circonstances. Comment voulez-vous qu'il s'en sorte, le pauvre ? Alors quand je vois Nina qui trouve pantoufle de verre à son pied, je suis heureuse pour elle, mais ça me rappelle aussi que, pour moi, le conte de fées est loin d'avoir commencé. Si je mets tout ça bout à bout – les kilos en trop, le boulot plan-plan, l'amour absent –, ma vie m'apparaît comme un grand vide. Ça me flanque un vieux vertige complètement déprimant.

Allons, je ferais mieux de dormir sinon je vais broyer du noir.

— Bonne nuit, Clyde, dis-je à voix haute, en éteignant ma lampe de chevet.

Mais mon chat, je m'en doutais, est déjà endormi. Alors je ferme les paupières sur les petits chagrins de ma vie et pars le rejoindre dans son sommeil. Comme le dit Scarlett O'Hara, demain est un autre jour.

Chapitre 2

Samedi matin
Dans ta face, Emmy!

Couleur de mon vernis : toujours gris souris

DEMAIN – EN L'OCCURRENCE AUJOURD'HUI – est, certes, un autre jour, mais qui ne s'annonce pas tellement plus enthousiasmant qu'hier.

Dès le réveil, j'ai su que j'étais prise par ce que j'appelle le « furieux appel de la balance ». Ô calamité ! C'est un truc comme ça qui me saute dessus inopinément, de façon irréprensible. Soudain, il *faut* que je me pèse. J'ai l'impression d'être devenue énorme et, dans ces moments-là, il n'y a que la balance qui peut infirmer ou confirmer cette impression. Parfois elle se montre conciliante et j'en redescends rassurée, en me disant que je suis vraiment complètement parano avec mon poids. Mais le plus souvent, cet engin diabolique devient implacable et m'envoie en pleine tête, tel un uppercut, un verdict chiffré terrifiant qui me fait décélérer *illico* sur le chocolat. Ce matin est un matin comme ça, où rencontre avec la balance il doit y avoir.

Je prends le temps de passer aux toilettes, d'embrasser Clyde et de remettre des croquettes dans sa gamelle. Puis j'entre dans la salle de bains et monte sur l'engin de torture mentale. Il m'annonce aussitôt que j'ai pris 1,4 kilo. Enfer et damnation ! Il faut

dire que toute la semaine j'ai pas mal abusé (encore plus que d'habitude) de cette drogue onctueuse qu'on trouve au supermarché sous forme de tablette blanc crème emballée dans de l'alu. Il faut dire aussi que le menu que nous avait concocté Andy hier soir était tout sauf diététique : chips et guacamole en entrée, puis cake aux olives avec des légumes sautés et, en guise de dessert, une tarte au citron. « Être prof de fitness n'empêche pas d'être fin gourmet autant que fin gourmand ! », aime à nous répéter Andy. Sauf que le fin gourmand qu'il est peut justement user et abuser du fitness pour brûler ses calories au quotidien. Tandis que les fines gourmandes comme moi, à force d'être gourmandes, ne sont plus si fines que ça... Ma balance ne s'est d'ailleurs pas gênée pour me le rappeler une fois de plus.

Ma collègue Salomé, qui fait partie de ces femmes qui peuvent manger ce qu'elles veulent sans jamais grossir, me dit souvent pour me reconforter qu'en réalité mon organisme fonctionne mieux que le sien : « Si nous étions perdues dans la jungle amazonienne toi et moi, les petites réserves qui t'arrondissent un peu la silhouette et que tu détestes tant te permettraient de survivre beaucoup plus longtemps que moi. » Elle a sans doute raison. Mais *primo*, je ne vois pas quelles circonstances pourraient faire que nous nous retrouvions toutes deux perdues dans la jungle amazonienne. *Deuxio*, dans la jungle parisienne où nous vivons, ce sont les anatomies comme celle de Salomé, minces et fermes, qui sont plébiscitées. *Tertio*, quand je la vois s'envoyer spaghettis à la carbonara et banana-split sans prendre un gramme alors que moi, si j'ingère le même repas, j'ai le pantalon qui tire la tronche, ça me dégoûte puissamment. Dans ces moments-là, l'idée que mon gras m'assurerait longue vie dans la forêt tropicale ne me console en rien.

Je suis bonne pour le fromage blanc zéro pour cent pendant quinze jours. Dans le salon, Clyde se frotte contre mes jambes, comme s'il sentait mon besoin d'être consolée. Quelle

merveille que ce chat tout de même ! Je prends mon bel animal dans mes bras et enfouis mon nez dans son pelage roux. Il se met à ronronner. On reste comme ça quelques minutes, mêlant nos rousseurs respectives. Je me prépare ensuite un thé et j'allume la télé, histoire de penser à autre chose.

Et là, deuxième calamité. L'écran prend vie et me bombarde la rétine des trémoussements d'une grande brune sculpturale à la voix sensuelle et rauque. Je viens de tomber sur le dernier clip de Castille Bell. Re-enfer et damnation ! J'avais besoin de tout sauf de ça.

Castille Bell est la star montante de la chanson française. Elle fait un tabac depuis deux ans. Elle a déjà rafflé nombre de récompenses et commence à s'exporter aux États-Unis. On parle d'elle partout et on la voit chaque semaine en couverture des magazines. Toutes choses que je prends, je le confesse, comme autant d'offenses personnelles. Pourquoi ? Parce qu'il se trouve que Castille Bell et moi, on était ensemble au collège. À l'époque, elle s'appelait Amélie Sarde. Elle était déjà fort belle, fort mince et plaisait fort aux garçons, surtout lorsqu'elle se mettait à chanter pendant les cours de musique. Elle faisait partie des filles très populaires de la classe. Moi pas. De ce fait, nous n'étions pas spécialement proches et nous n'avons pas gardé de contact après notre scolarité commune. La retrouver des années plus tard, transformée en reine de la pop française, c'est comme une grosse arête plantée dans ma gorge, qui s'enfonce un peu plus chaque fois que je découvre un de ses nouveaux clips ou un énième article dithyrambique.

Ce n'est pas que je sois d'un caractère particulièrement envieux. Au contraire, je n'aime pas les gens jaloux et je n'apprécie guère de me surprendre moi-même en flagrant délit de jalousie. Mais avec Castille, il s'agit d'autre chose. Ce qu'elle est me fait prendre la mesure de tout le chemin que je n'ai pas parcouru. Et le fait de l'avoir connue à l'époque où elle n'était qu'Amélie me rend d'autant plus cruelle sa réussite. Il fut un

temps où nous étions semblables. Deux filles du même âge, du même quartier, du même collège, réunies dans la même classe. L'avenir de chacune d'elles ouvert à tous les possibles. Castille en a fait une gloire qui grandit de jour en jour. De mes possibles, moi, je n'ai rien fait ou si peu. Et c'est tout cela qui me saute aux yeux quand je tombe sur elle.

J'éteins rageusement la télé et je reste plantée là, au fond de mon canapé, avec ma tasse de thé refroidissant à la main, un bourdon noir voletant autour de ma tête. Je songe à Marjorie, à Nina. Mon imagination folle projette soudain une image non moins folle : je vois mes deux amies, telles des Claudette, rejoindre Castille Bell sur une scène noyée de lumières artificielles pour reprendre avec elle la chorégraphie de son dernier clip. Elles sont heureuses, me dis-je. Chacune à sa manière. Castille en tête des hit-parades, Marjo en reine des hôtels de luxe, et Nina en déesse de l'amour. Pendant que moi...

Clyde bondit alors sur le canapé et me donne un léger coup de patte, comme pour me rappeler à l'ordre.

— Tu as raison, lui dis-je. Pas de contemplations moroses. Je ferais mieux d'aller me doucher.

Mais au moment où je m'apprête à rejoindre la salle de bains, mon téléphone sonne. L'écran m'informe :

Maman appelle.

Je n'aime pas trop les conversations téléphoniques avec ma mère. Chaque fois, elle me demande où j'en suis, ce que je fais, comment vont mes affaires. Comme si je menais des affaires ! Parce que j'ai une vie tout ce qu'il y a de routinière, je n'ai jamais grand-chose à lui raconter. Alors très vite nos entretiens tournent court. Pour autant, je ne peux pas dire que je m'entende mal avec maman, ce serait injuste de ma part. C'est simplement qu'on est très différentes.

Ma mère a eu une vie d'aristocrate. Avant d'épouser mon père et de devenir madame Eustache Kelly, elle est née Clarisse Antoinette Marguerite de Colombessac. Elle a grandi au château de Parmeline, une superbe propriété que possède ma famille maternelle dans l'Yonne, dans laquelle j'ai moi-même passé toutes mes vacances quand j'étais petite. À 20 ans, elle a rencontré mon père dans un genre de bal des débutantes. Entre eux, ça a été le coup de foudre. Elle a craqué pour son charme irlandais ; il a été séduit par sa classe et son côté vieille noblesse française. Ils se sont mariés un an plus tard. Elle n'a jamais travaillé de sa vie. Ils vivent dans un bel appartement rue de Passy et, en tant que couple, forment un modèle assez rare puisque, même ensemble depuis des lustres, ils continuent de s'aimer comme au premier jour.

Sans grand enthousiasme, je décroche.

— Bonjour maman.

— Bonjour, ma chérie. Je ne te dérange pas, j'espère ?

— Non, je m'apprêtais à prendre ma douche.

— Comment vas-tu ? Comment vont tes affaires ?

— Ça va bien, maman, ça va bien.

— Bon. Écoute, je t'appelle parce que j'ai quelque chose à t'annoncer. Je me doute que ça ne va pas te faire plaisir...

Aussitôt mon cerveau conçoit mille scénarios apocalyptiques : décès, maladie, divorce... J'attends la suite, le souffle court. Et la troisième calamité de la journée me tombe dessus.

— Voilà, je vais devoir vendre Parmeline. Je sais que tu tiens à ce château, et j'y tiens aussi, il a abrité toute notre histoire familiale. Mais c'est un gouffre financier. Je n'arrive plus à payer les charges astronomiques. En outre, il tombe en ruine. Maman parlait déjà des travaux qu'il faudrait entreprendre un jour. Et il est vrai que depuis son décès on y va encore moins qu'avant. Nous n'avons pas les moyens de financer le chantier pharaonique que nécessiterait la remise en état de la bâtisse. Alors

nous avons bien réfléchi avec ton père. Le plus sage est de vendre le château. Je pense que c'est la meilleure chose à faire, la plus raisonnable du moins.

Je viens de recevoir un obus en plein ventre et je reste sans voix. Parmeline mis en vente! Le château de mon enfance! Mon lieu magique! Mon refuge!

— Emmy, ça va? demande ma mère. Tu ne dis plus rien. Je comprends, ça te fait un choc.

— Mais quand vas-tu le vendre?

— Dès que possible. J'ai contacté une agence. Les visites vont commencer...

Je voudrais crier que ce n'est pas possible, qu'elle ne peut pas faire ça, qu'on va bien trouver une autre solution. Mais je n'ai aucune autre solution. Alors je ravale mon cri et me réfugie dans le silence.

Ma mère continue à parler. Je sens qu'elle essaie de me rassurer, de minimiser la catastrophe. Elle ponctue chaque argument en faveur de la vente d'un «Tu comprends, n'est-ce pas?», auquel je réponds par de vagues acquiescements. Puis elle finit par dire :

— Bien. Je vais devoir te laisser. Nous avons rendez-vous pour un cocktail chez les Dupont-Mijoire. Il faut que je me prépare. Je leur parlerai du château, ils seront peut-être intéressés.

— OK, dis-je, comme un automate.

— Et toi, qu'est-ce que tu vas faire aujourd'hui?

— Je ne sais pas. Rien de spécial.

Ma mère pousse un léger soupir à l'énoncé de mon passionnant programme de week-end. J'ai cette impression diffuse, que je ne connais que trop, de la décevoir une fois de plus. Mais elle ne se permet aucun commentaire. Sur ce, nous raccrochons.